

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DE LA MISE EN SCÈNE

PAR

MM. MESPLÈS ET RENÉ-BENOIST

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

AVEC CINQ AQUARELLES ENCARTÉES DANS LE TEXTE

Prix : par An, 60 fr.; six Mois, 32 fr.; port en sus



PARIS
A. LEVY LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1888

156
Rue de Rivoli

**MAGASINS
DE
JOUETS**

LES
PLUS VASTES
DE
PARIS

LE COTILLON
Accessoires pour la DANSE
300 FIGURES NOUVELLES ET INÉDITES
Vente et Location pour Paris et la Province

**SPECIALITÉS D'ACCESSOIRES
POUR THÉÂTRES ET TRAVESTISSEMENTS**

Manuel illustré de la Danse
LA PAVANE
Edition en noir, 4 fr. — Edition en couleurs, 5 fr.

Manuel de la Danse
LE COTILLON
Prix : 2 fr. — Illustré en couleurs, 3 fr.

PRIX FIXE

Exécution de tous modèles sur commande

CHAPELLIER-BLAIN
65, rue Richelieu, 65
PARIS

PERRUQUES HISTORIQUES
Pour Costumes et Théâtres
Inventeur des célèbres
FARDS D'ASIE

DELPHINE BARON

COSTUMES HISTORIQUES
FANTAISIE

6, Boulevard des Italiens, PARIS
Ci-devant, 112, rue de Richelieu

D. BOR 19, rue Richelieu, 19
PARIS

Fournisseur de l'Opéra

SPECIALITÉ
DE
CHAUSSURES HISTORIQUES

LEBLANC-GRANGER

RICHARD GUTPERLE, Succ^r
FOURNISSEUR DE L'OPÉRA
ET THÉÂTRES ÉTRANGERS

Armes, Armures, Bijouterie pour Théâtre

12, Boulevard Magenta, 12
PARIS

MACHINES À COUDRE
Plisseuse surjeteuse
Boutanière
La Maison N. RAMOUSSET (27, rue Vieille-du-Temple, Paris), vend à garantie les machines de sa fabrication et de tous systèmes

RÉPARATIONS
FOURNITURES
ET ACCESSOIRES
GROS — DÉTAIL
Fort exempté au Comp^t



Armes et Bijouterie historiques
Pour Costumes et Théâtres

TOUCHARD

Rue des Francs-Bourgeois, 48
PARIS

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DRAMATIQUE

A la Comédie-Française : ADRIENNE LECOUVREUR; — ANDROMAQUE; — MERCADET.

A l'Odéon : L'AVEU; — LES MÉDECINS. — Au Gymnase : DORA.

Aux Menus-Plaisirs : LA BELLE SOPHIE. — Au Palais-Royal : DOIT ET AVOIR.

Au Théâtre-Libre : LA PELOTE; — PIERROT ASSASSIN DE SA FEMME; — LES QUARTS D'HEURE.

... « Louis XIV disait : J'ai failli attendre ! et moi princesse de Bouillon, petite-fille de Sobieski... j'attends !... J'attends réellement... JE NE PEUX PAS ME LE DISSIMULER ! »

Ainsi s'ouvre le troisième acte de *Adrienne Lecouvreur*, de MM. Scribe et Legouvé (tous deux de l'Académie française), que vient de remonter le Théâtre-Français.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces cinq actes, mais cela nous entraînerait trop loin, et je suis forcé d'abréger.

Il n'y a donc pas à « se dissimuler ». — pour employer l'expression même si étrangement mise en relief par les auteurs d'*Adrienne Lecouvreur*, — que, au point de vue financier, cette reprise est en train d'obtenir un indiscutable succès et semble réjouir fort le public.

Il n'y a pas à « se dissimuler » non plus que l'immense majorité du public de la première s'est montrée réfractaire à l'enthousiasme remarqué chez deux ou trois vétérans de la critique et a accueilli plus que froidement cette honorable exhumation.

Il n'y a pas à « se dissimuler » que la plupart des artistes ont assez de cette vieille formule si merveilleusement disséquée par M. Alexandre Dumas fils, dans la préface du *Père prodigue*, morceau à relire, où le brillant auteur expliqua le prompt oubli de Scribe, non seulement par l'insuffisance de la forme, comme je le disais tout récemment, mais surtout par l'absence, plus grave, de la sincérité.

Il n'y a pas à « se dissimuler » que, si le théâtre, où Scribe fut passé maître, suffit à contenter le gros public, tout esprit un peu cultivé vient chercher et veut trouver autre chose à la comédie.

Il n'y a pas à « se dissimuler » que ce gros public lui-même peut prendre un plaisir de badaud à voir se promener sur la scène de faux personnages his-

toriques et s'agiter dans des coulisses de fantaisie, dans un foyer conventionnel de la Comédie-Française, qui n'exista jamais à l'époque de cette action, des poupées figurant les acteurs d'alors; mais que, en revanche, ce même public doit être choqué, par instants, au passage, quitte à ne plus s'en souvenir après la représentation, de la puérilité de l'exposition, de la naïveté du dialogue. Il ne peut pas ne point remarquer des phrases de ce genre, par exemple : « Mon mari, monsieur le duc d'Aumont, m'attend, » dite par la duchesse d'Aumont, ou, « à quelle heure commence la seconde pièce, LES FOLIES AMOUREUSES », dite par l'actrice qui joue dans la pièce, et vingt autres du même genre, toutes conçues selon la formule « banc pour s'asseoir ». De même, il devrait s'étonner encore de voir la grande comédienne à la mode étudier son rôle dans la brochure, au moment d'entrer en scène, et ses camarades qui la détestent, faire la haie sur son passage, comme devant une souveraine. C'est d'un convenu insupportable.

Il n'y a pas à « se dissimuler » davantage, — et ceci pour mémoire seulement, — que tout le style est inouï, même rapproché de celui de M. Georges Ohnet; par exemple : « Vous remerciez de ce cœur que vous avez fait battre, de cette tête que vous avez exaltée !... — Ils ne répondirent que par la fuite... — Viens remplir mon cœur de ces élans généreux, de ces sublimes sentiments que tu as tant de fois placés dans ma bouche !... », etc. — que les mots d'esprit (?) sont navrants : « Une lettre turque, cela ne se remet point par la petite poste. — ... Ces espions !... Mais leurs oreilles, c'est leur place : des pères de famille peut-être ! » — et que les innombrables ficelles (le bouquet, la lettre-accessoire, la porte secrète, le bracelet, etc.) vieilles armes des arsenaux d'antan, sont pour faire sécher de rage M. Sardou

lui-même, mais n'excitent plus guère aujourd'hui l'admiration des nouveaux, si elles amusent encore les enfants, grands et petits.

Il n'y a pas à « se dissimuler » que mademoiselle Bartet s'est montrée de tous points exquise dans le maître rôle d'Adrienne et a même trouvé moyen d'être touchante dans ce dénouement de théâtre où sont pastichées de façon si bizarre les fureurs d'Oreste; — que M. de Féraudy, à qui M. Got a bien voulu céder le rôle de Michonnet, le meilleur de la pièce, en a recueilli tout le bénéfice et obtenu un très honorable succès; — que M. Truffier s'est efforcé de mettre de la finesse dans le personnage de l'abbé de Chazeuil, ce spirituel de profession qui ne dit que des banalités; — enfin que l'exécrable rôle de Maurice de Saxe n'a pas été précisément sauvé par M. Albert Lambert fils et d'ailleurs que, pour être courtois envers les autres principaux interprètes, surtout envers mesdemoiselles Pierson et Legault, il vaut mieux n'en point parler.

Et, pour finir, il n'y a pas à « se dissimuler » que nous fûmes tous un peu surpris, le premier soir, de voir l'affiche porter les noms intervertis de « MM. E. Legouvé et Scribe », et que, le lendemain seulement, ils furent remis « dans l'ordre accoutumé »...

Ce m'est une joie profonde de dire ici, un peu tard, le grand succès que vient d'obtenir, à la Comédie-Française, madame Segond-Weber, dans le rôle d'Andromaque... Elle y a eu, surtout au troisième acte, des trouvailles de tendresse absolument exquises; et c'est bien pour répondre à ceux qui lui déniaient naguère toute espèce de charme et sont, pour la plupart, convertis aujourd'hui... Ils le seront tous demain, pour peu qu'elle continue de progresser comme elle a fait jusqu'ici. Elle a été acclamée, plus peut-être encore à cause de ce qu'elle nous promet que pour ce qu'elle nous a donné déjà. Et c'est absolument justice, car tous sont convaincus maintenant, — comme beaucoup d'entre nous l'étaient dès hier, — qu'une tragédienne nous est née, qui, dans peu, pourra tenir la place abandonnée depuis si longtemps... Saura-t-on maintenant la retenir à cette place, que trop de gens sont intéressés de toute manière, et pour des raisons différentes, à lui faire abandonner?... C'est affaire à monsieur l'administrateur-général de la Comédie-Française de l'empêcher de la quitter... Et, s'il le veut bien, il en trouvera le moyen...

Si certaines pièces prennent vite de l'âge, ce n'est pas le cas de *Mercadet*, que la Comédie-Française vient de remonter pour la rentrée de M. Got.

Cette sanglante satire des gredins de la politique et de la finance, qui, si elle fut représentée seulement en 1851, fut écrite par Balzac voilà plus de quarante ans, pourrait être datée d'hier. Qui sait?... peut-être porte-t-elle même plus aujourd'hui qu'au premier jour.

M. Got en fait toujours valoir le principal rôle encore qu'il ait eu, cette fois-ci, la fâcheuse idée de conserver, pour le jouer, la barbe hirsute de Giboyer, — ce qui, d'abord, est un anachronisme, et ensuite a l'inconvénient d'attrister la physionomie inquiète et fébrile du faiseur, au point d'en modifier complètement le caractère; — M. Barré a conservé son rôle de Verdelin, le spéculateur arrivé; — M. Febvre met une curieuse fantaisie dans la composition du personnage de Michonnet, le faux la Brive, le viveur ruiné et à bout d'expédients et, — parmi les nouveaux interprètes, il y a lieu de citer surtout MM. Clerh et Leloir et mademoiselle Frémaux.

Mademoiselle Rachel Boyer s'est produite, pour son second début, dans le rôle de Toinette, du *Malade imaginaire*, et y a, selon sa coutume, fait goûter fort sa beauté.

Je ne vous apprendrai pas, — car vous le savez déjà, — que madame Sarah-Bernhardt après avoir touché à tout, sauf à la musique, qu'elle nie, — après s'être fait admirer successivement comme jolie femme, comédienne, tragédienne, sculpteur, peintre, aéronaute, critique d'art, romancière, directrice, missionnaire du drame, belle-mère, etc... et s'être montrée adorable sous tous ces aspects divers, avoua, elle aussi, « faire du théâtre », soit entendre sa propre prose vibrer derrière une rampe, tombant des lèvres exercées d'interprètes choisis à souhait, les moins indignes d'un tel honneur...

Et, pour cela, elle a pris l'Odéon, la vieille scène où naquit jadis sa renommée, le soir même qu'elle y susurra, sous le pourpoint de Zanetto, la douce musique du *Passant*...

Voici donc *l'Aveu*, drame farouche, où, en un acte très court, vous trouverez force incidents, mais justement pas d'aveu.... C'est comme cela, et nous n'y pouvons rien.

Le général de division comte de Rocca et sa femme Marthe viennent de passer la nuit au chevet de leur enfant malade, que le croup étroit d'heure en heure... (Pourquoi le général s'est-il, à ce sujet, harnaché de pied en cap, sans oublier sa croix de commandeur au col?... Je suppose que c'est pour les dames, mais ne le chicanerai point sur de pareilles misères...)

Pendant qu'une bonne sœur reste auprès du berceau, que nous apercevons par la porte ouverte, dans la pièce du fond (réminiscence du premier acte de *Fœdora*), les époux devisent tristement... Le général reproche doucement à Marthe sa froideur, sa dureté même pour Robert, le jeune médecin, qui soigne leur fils avec tant de dévouement et qui est précisément le propre neveu du comte. Marthe donne pour raison de son antipathie qu'elle ne saurait souffrir l'athéisme du jeune homme, — et c'est l'occasion d'une tirade à effet sur la religion!...

Puis, sans autre transition et sous le très vain prétexte que, si son fils est sauvé, elle a fait vœu de vivre à la campagne, elle jette ses bras autour du cou de son mari, et le supplie de renoncer à sa carrière, de donner, à quarante-cinq ans, sa démission de divisionnaire. Refus indigné du général, — et c'est l'occasion d'une autre tirade à effet sur le rôle du soldat dans le présent, sur « ses responsabilités dans l'avenir »... Soyez d'ailleurs bien tranquilles: cela n'a aucun rapport avec l'action, et on n'en parlera plus; c'est tout bonnement une avance faite aux jobards du chauvinisme, toujours prêts à applaudir des manifestations de ce genre, sans même comprendre que la pudeur défend de faire ainsi parade facile de nobles sentiments...

Mais le général est sorti, — et voici qu'une nouvelle crise menace d'emporter le bébé. La religieuse affolée court à la recherche du docteur... Et, en attendant, la mère se contorsionne entre deux portes, en monologuant à tue-tête... Déjà, dans un premier à-part, elle nous avait initiés au douloureux secret de sa vie, — le remords d'avoir trahi le meilleur des hommes; — elle nous avait dit avec une amère complaisance « le tourbillon douloureux des âmes repentantes, et les sourires qui bravent, et les baisers qui mentent, et le front qui doit se courber sous l'humiliation de l'aveu et non sous la honte du mensonge! » — Dans sa logique féminine, elle demande maintenant à Dieu « le courage de frapper cet honnête homme dans ses plus chères affections, » tant et si bien que, à force de crier toute seule, elle finit par attirer le général, qui l'entend se raconter, à genoux, que cet enfant n'est pas le fils de son mari, qu'il vole sa place à la maison!... « Cet homme, qui est mon mari, IL LE SOUFFLETTE EN L'EMBRASSANT!... »

Atterré d'apprendre ainsi que, depuis un an au moins, on joue chez lui le *Supplice d'une femme*, le général se remet bien vite et ferme la porte au verrou... Puis, frappant sur l'épaule de Marthe: « Le père? — dit-il — Le nom de l'homme!... »

Vous, qui connaissez déjà les procédés du drame moderne, vous voyez d'ici le saut de carpe que fait la comtesse pour se relever, vous entendez le cri aigu et prolongé qui sort de son gosier, quand elle aperçoit son mari... Vous n'êtes pas non plus surpris de l'entendre déclarer qu'elle ne dira pas ce nom, — elle qui tout à l'heure s'excitait à l'aveu...

Alors, en avant les grands moyens... « Femme, si COURAGEUSE pour le crime, si AUDACIEUSE dans le mensonge et si LACHE devant l'aveu, le nom! »... Et le comte serre les poignets de Marthe, — comme le duc de Guise jadis, pour forcer la duchesse à écrire la fameuse lettre qui amena le dénouement de *Henri III et sa cour*... Et pendant ce temps, Robert le jeune médecin, arrivé enfin, ébranlé désespérément la porte, pour aller secourir l'enfant... Et cette porte, — le général l'a dit, — ne s'ouvrira que lorsque Marthe aura nommé le père de l'enfant... La reconnaissez-vous, hein? la scène de torture de

la Tosca, renouvelée des Grecs et de la *Reine Margot*?... « Mais, misérable créature, il se meurt, ton enfant, parle donc!... » Et, comme il faut une fin à tout, Marthe finit par se rendre... « Ah! tant pis pour tous, ouvrez la porte à son père! »...

Rugissement du comte, dont le premier mouvement est de s'armer d'un revolver d'ordonnance, qui — quoi de plus naturel? — traîne par hasard sur la table... Mais, comme il a promis de laisser sauver l'enfant, quand il saurait le nom du père, il va lui-même ouvrir la porte à son neveu, qui se précipite vers le berceau... Et Marthe, au lieu d'y courir avec lui, doit dire à son mari, avec force sanglots, les détails épouvantables de l'attentat dont elle fut la victime; car, sans s'expliquer très nettement là-dessus, elle insinue qu'elle a été, non pas séduite, mais violée par Robert, par le scélérat que le comte avait élevé comme son fils. C'est arrivé pendant que le général guerroyait en Algérie... Et puis après, l'habitude a été la plus forte.

Robert, qui vient de tenter avec succès une suprême opération sur l'enfant, rentre sur ces entrefaites; le général le garde auprès de lui et, renvoyant la comtesse au berceau, il lui défend de rentrer, quoi qu'elle puisse entendre (cinquième acte de *Lucrece Borgia*)... Alors, ne se reconnaissant pas le droit de tuer le fils de son frère, le général lui désigne le revolver, en l'engageant à se faire justice... Robert, qui vient d'expliquer son forfait, en alléguant, pour sa défense, qu'il a vraiment beaucoup souffert avant d'en arriver là, qu'il a lutté « pendant sept ans, » que, pour faire diversion à sa passion, il s'est en vain plongé dans l'étude et « dans toutes les débauches, » n'hésite pas un instant à suivre le conseil intéressé de son oncle... Déjà il appuie sur sa poitrine le bout du canon, quand un grand cri retentit de nouveau... Et Marthe, tout égarée, bondit et nous apprend que son enfant n'est plus!... Sur quoi, le général arrête le bras de son neveu, en disant gravement ceci, ou peu s'en faut: « La justice des hommes est satisfaite, laissons venir la justice de Dieu! » — belle phrase qui a circulé dans une trentaine de mélodrames au moins, au cours de ce dernier quart de siècle.

Je ne vois pas, à vrai dire, en quoi la mort de l'enfant peut redresser les affaires de cette famille si éprouvée, mais il fallait bien finir: autant donc comme cela qu'autrement. — Il est vrai qu'on eût pu ne pas commencer du tout: mais c'eût été chagriner madame Sarah-Bernhardt, qui nous a fait passer déjà tant de bons moments, en nous jouant les drames des autres, — et souvent, dans ces derniers temps, des drames qui ne valaient pas mieux que le sien, tout en étant beaucoup plus longs.

Elle a voulu aussi être auteur dramatique: quoi d'étonnant si, dès lors, elle nous a donné une pièce « de comédien », soit une œuvre d'expérience et non d'imagination, un pot-pourri de toutes les vieilles situations exploitées et ressemelées avec succès depuis quarante ans, des effets cent fois

éprouvés et des phrases à panache, qui ne peuvent manquer de se presser en foule dans sa mémoire... A ce titre, son drame est même une curieuse mosaïque, et lui vaudra, de toutes façons, des ovations dans ses tournées.

A l'Odéon, — où il est fort bien joué par mademoiselle Raphaëlle Sisos, par MM. Paul Mounet et Marquet, — il nous aura du moins rendu un vrai service, en matière d'interprétation... C'est de démontrer, de manière irréfutable, à tous ceux qui veulent bien voir le fond des choses à quel point la diction dramatique, où madame Sarah-Bernhardt commençait d'exceller, quand elle quitta la Comédie-Française, est chose supérieure à cette gymnastique de scène, qu'elle a mise si fort à la mode.

Il y a de l'une à l'autre toute la distance de l'art au métier. Pour s'en convaincre, il suffit d'aller voir comment mademoiselle Raphaëlle Sisos, comédienne très fine, mais dont les qualités sont uniquement d'esprit et de gaieté, arrive par des cris réglés, par des procédés de mimique et de gesticulation, où l'âme n'est absolument pour rien, à obtenir de très gros effets, qui n'émeuvent pas le moins du monde, mais qui sont exécutés de manière absolument remarquable...

Madame Sarah-Bernhardt elle-même, qui a bien pu les inspirer, ne les désavouerait pas, et je doute presque qu'elle les dépasse, quand elle s'emparera du rôle de la comtesse de Rocca.

Avec *l'Aveu*, nous avons eu la reprise d'un vaudeville d'Edouard Brisebarre et de M. Eugène Nus, *les Médecins*, joué en cinq actes aux Variétés, en 1864, et remis en trois actes, pour l'Odéon, par M. Nus, le seul survivant des deux auteurs.

Encore qu'on traite volontiers d'audacieux les auteurs qui s'attaquent encore aux médecins après Molière et qui poussent la témérité jusqu'à mettre une consultation en scène, après le quatuor de *l'Amour médecin*, il me semble que beaucoup de mes confrères se sont montrés bien sévères pour une comédie, drôle en somme, et qui a été jouée avec bonne humeur par MM. Cornaglia, Colombey, Duard, Coquet, Sujol, Fréville, — par M. Vandenne, toujours un peu trop enclin à la charge, — par mesdemoiselles Suzanne et Madeleine Bertrand, Lynnès Nory et par madame Raucourt.

Le Gymnase a repris *Dora*, une des meilleures comédies de M. Victorien Sardou.

Cette œuvre a beaucoup vieilli. C'est d'ailleurs le sort commun à toutes les pièces de M. Sardou, de perdre leur plus grande saveur avec le souvenir des faits qui les inspirèrent...

Les intrigues de couloir de la politique versaillaise, dont la peinture parut si plaisante, au Vaudeville, en janvier 1877, semblent maintenant aussi loin de nous que celles de la cour de Louis XV et la

disgrâce du duc de Choiseul. De *Dora*, il ne reste donc guère, avec la très belle scène dite « des trois hommes », que celle qui suit, entre les deux époux, et dont l'effet dramatique est si puissant qu'on ne veut point s'aviser qu'elle vient presque en droite ligne de *Beaucoup de bruit pour rien*...

Mais que de « ficelles » autour de cette très belle situation !... Ficelle de la déclaration, ficelle du trousseau de clefs, ficelle de la lettre, ficelle de l'éventail, ficelle du parfum, etc..., et comme elles sont apparentes !... C'est une vraie chinoiserie, et on sent trop ici le bon élève de Scribe.

Il n'importe : c'est un spectacle intéressant, amusant même, que *Dora*, et, quand on a pris son parti de cette vieille manière, plus ingénieuse que mâle, on ne regrette pas sa soirée.

Sans être aussi remarquable que la première, — celle d'il y a onze ans, — l'interprétation du Gymnase est vraiment bonne dans son ensemble.

Mademoiselle Jeanne Malvau, la *Dora* d'aujourd'hui, a fait de très grands progrès dans sa trop longue tournée avec madame Sarah-Bernhardt. Pour être définitivement classée, elle n'aura plus qu'à se défier des exagérations de jeu à la mode. Son avenir est maintenant certain. — M. Marais, qui a pris le rôle d'André, créé par M. Pierre Berton, y serait presque parfait, si sa physionomie, toujours immobile, pouvait enfin se trouver une fois d'accord avec ses inflexions ; — M. Paul Devaux, qui vient de Russie, m'a semblé supérieur à Parade dans la figure demi diplomatique, demi espionne du baron Van der Kraft.

En revanche, l'excellente madame Grivot n'a pu retrouver la fantaisie de sa devancière, madame Alexis, dans le rôle rastaquouère de la marquise de Rio-Zarès, qui, avec elle, cesse d'être nature — et M. Noblet a paru bien petit garçon, voire trop joustic, dans le personnage du député Faverolles, si bien établi jadis par M. Dieudonné.

Madame Magnier est belle sous les éblouissantes toilettes de la princesse Baryatine ; — mademoiselle Rosa Bruck toujours jolie dans le rôle perfide de la comtesse Zicka.

La Belle Sophie, opéra-bouffe de MM. Paul Burani et Eugène Adenis, mis en musique par M. Edmond Misa et représenté aux Menus-Plaisirs ; c'est une grosse farce, où l'obstétrique a plus de part que l'esprit.

Quant à la musique, elle est simplement facile. Le jeune auteur, qui a donné, l'an passé, *Juge et Partie*, à l'Opéra-Comique, peut faire assurément mieux.

Doit et Avoir au Palais-Royal, ce fut une formidable erreur de M. Albin Valabrègue.

MM. Daubray, Dailly, Calvin, Milher, Galipaux, Pellerin, — toute la lyre, — mesdames Descorval,



ADRIENNE LECOUVREUR
Adrienne



DORA
Dora
1^{re} et 2^{me} taille



MOSPLES

DORA
Princesse Baryatine
1^{re} fois



M. G. P. & C.

DORÀ
Princesse Baryatze
2^{te} Acte.



Elven et Arnault l'ont en vain défendue, pendant quelques soirées, avec beaucoup de vaillance.

Oh! qu'elle a été monotone, cette soirée déjà lointaine et lugubre du Théâtre-Libre, où, après *la Pelote*, de MM. Paul Bonnetain et Lucien Descaves, une pantomime de M. Paul Margueritte, *Pierrot assassin de sa femme*, — le coin gai de ces quatre mortelles heures, comme on le verra tout à l'heure, — et deux petits essais de MM. Gustave Guiches et Henri Lavedan, *les Quarts d'heure*, vinrent mettre le comble à notre désespoir!

A cause du parti pris qui en est l'évidente base, *la Pelote* mérite surtout d'attirer notre attention.

C'est le cas d'un nommé Lormeau, un bourgeois, riche et quelconque, qui aura cinquante ans tout à l'heure et qui, depuis vingt ans déjà, a laissé nouer, par l'habitude, sa vie à celle de sa servante Elodie, une fille vulgaire, aux pattes rouges. — Celle-ci fut fraîche jadis, Lormeau s'en aperçut trop, et madame Lormeau en est morte du coup... Dès le lendemain, Elodie a pris la place de la pauvre femme, s'y est ancrée et a su s'y maintenir, même après avoir vieilli... Mais elle sent bien que cela ne pourra pas durer. Déjà son maître, si lâche qu'il soit, s'essaye timidement à se détacher d'elle: il faut donc trouver un moyen de le tenir par son vice et de le chambrier de nouveau. Pour cela, Elodie fait venir de la campagne sa nièce Marthe, une grosse boulotte de dix-huit ans, qui, sous sa propre direction, prendra la suite des affaires et assurera ainsi l'avenir... La chose réussit à souhait, et Lormeau est maintenant plus englué que jamais... En même temps que Marthe, se sont abattus sur la maison toute une séquelle de parents d'Elodie: sa mère, la vieille Fiquet, — son cousin, Elisée Rock, une sorte de courtier véreux, commis dans une agence d'affaires inavouables, — et Théodule, un autre cousin, faraud de village, qui vient faire son année de service militaire à Paris et doit plus tard épouser Marthe. Par peur de celle-ci, qui le domine complètement, Lormeau souffre l'assiduité de tous ces êtres répugnants, et eux, par une bizarre anomalie, au lieu de lui faire leur cour, se comportent chez lui comme en pays conquis... Mal leur en prend, car, un beau jour, dans un de ces accès de violence qui ne sont point rares chez les faibles, Lormeau saisit l'occasion d'une inconvenance plus forte que de coutume pour les mettre tous à la porte et balayer la maison...

Et ce soir-là, — justement le premier d'une nouvelle année, — il dine presque gaiement entre la veuve et la petite fille d'un neveu qu'il a perdu.

La jeune femme, digne et pauvre, n'a jamais cessé de voir Lormeau, qui la soutient quelque peu de ses deniers: venue pour lui porter ses souhaits de nouvel an, elle a assisté tout à l'heure à l'exécution de la bande Fiquet... Le simple bon sens voudrait donc que, profitant de ce coup de partie inespéré, elle ne quittât point son oncle et tâchât de lui

adoucir les premières heures de la crise que va soulever en lui cette brusque rupture d'un vieux lien... Point, au dessert, elle s'en va tranquillement, — en promettant de revenir le lendemain.

Et, derrière elle, rentrent tous les Fiquet, qui ne se laisseront plus désormais déloger!... Il a suffi à Lormeau de quelques minutes de solitude pour oublier son effort de courage, et pour rouvrir toute grande la porte à Marthe, qui revenait chercher une robe oubliée sans doute à dessein.

Et maintenant, c'est bien fini... La jeune nièce est disqualifiée. Grâce à de fausses lettres fabriquées par Elisée, on a fait croire à Lormeau qu'elle fut épouse coupable et que l'enfant n'est pas de son neveu. Il a dès lors testé en faveur de Marthe, en assurant le sort d'Elodie. Il a vieilli de vingt ans au moins en dix huit mois, quand on le retrouve au dernier acte, et il n'a même plus la force de s'opposer au projet qui le désespère tant: le mariage de Marthe et de l'ex-pioupion Théodule... C'est lui-même qui les dotera, puisqu'ils ne veulent pas attendre sa mort... Pour le remercier, on le brutalise un peu plus que d'ordinaire, et on le plante là, pour aller au dehors fêter les prochaines fiançailles... Et c'est alors que, resté seul entre la mère Fiquet et sa concierge qui est montée faire un bout de causette, Lormeau voit enfin, à travers l'entretien qu'ont ensemble les deux femmes, le croyant endormi, l'horreur et la dégradation de sa vie. Il apprend comment sa nièce a été calomniée! Transporté de rage, il veut détruire son testament, mais il n'a plus la clef de son secrétaire;... il fait alors mander sa nièce immédiatement... En attendant, et pour sauver quelque chose, dans les livres qui garnissent sa bibliothèque, — le seul meuble qui, après sa mort, reviendra à son héritière naturelle, — il s'efforce de cacher cinquante mille francs qu'il a en portefeuille;... mais il n'en a pas le temps et tombe soudain foudroyé par une congestion pulmonaire...

Sa nièce et tous les Fiquet se rencontrent devant son cadavre et, comme, sur un ton d'ironie obséquieuse, on offre à la jeune femme de faire poser les scellés: « C'est inutile! » dit-elle froidement, avec plus de fierté que de vraisemblance...

C'est à dessein, je le veux croire, que la facture de *la Pelote*, dont l'analogie avec *l'Esther Brandès*, de M. Léon Hennique, semble littéralement criante, est encore, s'il se peut, plus mortellement ennuyeuse.

Il y a là, paraît-il, une question de formule, et je n'y contredirai point.

Toutefois, au risque de passer pour un vil rétrograde, — ce qui n'est cependant ni de mon âge, ni de mon goût, — je prendrai la liberté de demander aux auteurs si, en procédant la sorte, en se tenant de propos délibéré dans la perpétuelle outrance du laid, du vil et du mesquin, ils s'imaginent faire toujours vrai et avant tout, s'ils ont la prétention de nous donner de la sorte une impression dramatique... Evidemment, tel doit être leur vœu; — et je ne

crains pas de dire, sans détours, que je les crois bien loin de compte.

Quel est, en effet, dans *la Pelote*, le facteur principal, l'agent psychologique par excellence?...

C'est la puissance de l'habitude, c'est la force mystérieuse qui plane sur toute la pièce, qui en est presque la seule raison d'être.

Il faut donc que, pour y prendre intérêt, nous concevions bien cette force, que nous en ayons au moins le soupçon... Or, qu'ont imaginé, pour nous donner ce soupçon, MM. Paul Bonnetain et Lucien Descaves?... Moins que rien : un jeu de scène muet, — et conventionnel, (remarquez bien ce point,) à la fin du deuxième acte, — quand Lormeau, sa lampe à la main, erre tristement au milieu de son salon solitaire, et que la mimique de l'acteur seule fait comprendre l'isolement où il vient d'être soudain plongé et dont il craint de souffrir... C'est le meilleur moment du drame, — et je dis cependant qu'il y a là convention obligatoire, puisque, dans la vie réelle, cette lutte durerait une heure au moins et qu'elle se doit resserrer, sur la scène, en l'espace de deux minutes... Telle qu'elle est, elle suffit toutefois, en cet instant, pour produire une impression d'art.

Mais pourquoi cette impression est-elle si fugitive? Parce que, quoique nous en ayons, nous ne jugeons guère les événements qui se déroulent sur la scène que par le fait du moment, et que, même très affinis, même merveilleusement propres à exercer sur nous-mêmes la faculté de dédoublement, nous avons peine à sentir, jusqu'à l'excuser, l'empire que peut prendre sur autrui l'accoutumance, lorsque nous en voyons seulement les résultats.

Voilà déjà par quoi *la Pelote* devait choquer le plus grand nombre.

En second lieu, et à un moindre point de vue, — quoique je ne fasse pas l'injure au théâtre, que j'aime, de le tenir pour un simple lieu de plaisir, — il ne m'est nullement démontré qu'on ait tant le droit de nous y servir exclusivement ce que par-dessus tout nous fuyons dans le monde, la tristesse plate et l'ennui; — de nous y montrer seulement des individus assommants ou répugnants, sans même nous consoler des nausées qu'ils nous causent par le plus mince détail d'âme, le plus petit prétexte à philosopher. — N'est-ce pas vraiment métier de dupe que se laisser infliger, sur la scène, pendant plusieurs heures d'horloge, la vue, la compagnie même de gens tellement fastidieux, que, dans la vie réelle, — ce champ de bataille du naturalisme, — chacun leur consignerait sa porte, et qu'ils passeraient, comme on dit, pour les plus grands « raseurs » du monde?... Cette seule pensée me rend positivement anxieux, que je suis peut-être mystifié par ces gens qui me prennent ainsi plusieurs heures et ne me rendent rien en retour...

Assurément, entre la poésie et la bouffonnerie, ces deux pôles de l'art dramatique, il y a place pour un grand théâtre, — Molière, Augier, Labiche...

d'autres encore sont là pour nous le prouver, — mais, en un mot, puisque l'on semble détourner de leur vrai sens le réalisme, le naturalisme, et tous les... isme que vous voudrez, est-on vraiment bien inspiré, quand, sous prétexte de vérité, on nous représente n'importe quoi, c'est-à-dire les aventures les plus fades qui peuvent former la vie de n'importe qui?

Je suis enclin à en douter, et ne sais trop, à vrai dire, si, par une intuition prophétique, La Bruyère n'a point été tout de suite au fond de la question et deviné les *Pelote* de l'avenir, quand il a écrit ceci, que je relis en ce moment :

« Il peut y avoir un ridicule si bas et si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poète d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan ou l'ivrogne fournit quelques scènes à un farceur; il n'entre qu'à peine dans le vrai comique : comment pourrait-il faire le fond ou l'action principale de la comédie? Ces caractères, dis-on, sont naturels : ainsi, par cette règle, on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme ivre qui dort ou qui vomit : y a-t-il rien de plus naturel? C'est le propre d'un efféminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets et d'y faire réponse ; mettez ce rôle sur la scène ; plus longtemps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original ; mais plus aussi il sera froid et insipide. »

N'ajoutons rien à ceci, — et passons rapidement sur la pantomime de M. Paul Margueritte, que l'auteur a jouée lui-même, avec beaucoup de talent, et soutenu par une musique absolument parlante de M. Paul Vidal.

J'ai dit, — et ne m'en dédis point, — que ç'a été l'heure gaie de la soirée.... Lisez pourtant ce petit argument :

« Pierrot, — qui a fait impunément mourir sa femme, en lui chatouillant la plante des pieds, — rentre de l'enterrement avec un croque-mort qu'il chasse. — Seul, il a peur. Le portrait et le lit lui rappellent la scène du meurtre. Pierrot la revit et mime les chatouilles, simulant l'assassin et la victime. — Pour oublier, il s'enivre, et, halluciné, il croit voir s'animer le portrait et ressusciter Colombine. Dans son effroi, il met le feu au lit. — Incendie. — Pierrot meurt. »

Si vous considérez que le portrait de Colombine est orné d'un large crêpe — qu'une belle lettre de faire-part se détache, dans son cadre noir, au milieu de la porte d'entrée, — que le croque-mort, scrupuleusement vêtu à la dernière mode des Pompes Funèbres, n'a qu'une note gaie, le point rouge de son nez, — enfin que l'enterrement de Colombine a été merveilleusement mimé par l'auteur, depuis la mise en bière jusqu'à la pelletée de terre de la minute suprême.... vous vous ferez facilement une idée de la détente agréable qu'a produite cet intermède badin sur les cerveaux assombris par *la Pelote*.

Patience! voici les *Quarts d'heure* qui vont vous rasséréner...

C'est encore un nouveau genre. — Vous êtes, je

suppose, Asmodée ou Gygès, et jouissez du doux privilège d'entrer, pour quinze minutes, dans la vie des gens, d'écouter tout ce qu'ils disent, alors qu'ils ne se croient pas épiés... Cela commence n'importe où, cela finit n'importe comment. Vous arrivez quand vous voulez, vous prenez le dialogue au point où il en est ; mais, au bout de votre quart d'heure, il vous faut céder la place et passer sur-le-champ à d'autres exercices.

Prenons donc rang et écoutons...

Premier quart d'heure : *Au mois de mai*.

Un banc dans un beau jardin : dessus, une jeune fille et un jeune homme. — Celui-ci est mourant (parbleu !) Il crache littéralement ses poumons dans un mouchoir ensanglanté et ne reprend haleine que pour parler de l'amour, et de l'azur, et des petits oiseaux.... La petite lui répond biens acquêts et conquêts, dotaux et paraphernaux, contrat de mariage et testament, trois pour cent et obligations.... elle le complimente sur ses nombreux millions.... Lui, l'engage à venir passer leur lune de miel dans le Midi ; — elle, déclare qu'elle préfère la Suède, ce pays des brumes et des neiges, et, prévoyant déjà l'influence de ce voyage sur la santé de l'aimé, l'encourage doucement à mettre ordre à ses affaires, pour le cas où elle aurait le malheur de le perdre...

« Autrement, voyez-vous, j'aimerais mieux, — passez-moi l'expression, — mettre les clefs sur la fosse et renoncer à la succession!... » (façon de parler naturelle)... et, comme elle va monter à cheval avec un fringant cousin, celui-ci s'étonne un peu, — par politesse, — de voir le fiancé cracher le sang à pleine bouche, mais l'en console, tout le premier, en ajoutant : « D'ailleurs, si on s'écouait! »... Et, pendant que le trio s'éloigne : « Ah ! la belle jeunesse ! » résumement les vieux parents... Rideau, — puis très court entr'acte, pendant lequel chacun se rappelle fort à point que M. Villiers de l'Isle Adam a fait naguère *Virginie et Paul*....

Deuxième quart d'heure : *Entre frères*.

Une chambre mortuaire, (pas possible?) très luxueusement aménagée. — Un très grand lit superbement drapé ; — dedans, une vieille dame à la face livide ; — auprès, une religieuse, — au pied, trois jeunes hommes vêtus de noir ; — plus loin, en un coin de la pièce, trois autres redingotes noires, qui se consultent gravement... la Faculté. — Ces trois derniers personnages se tournent vers les trois premiers : « Messieurs, — dit le plus âgé, — vous êtes des hommes... C'est la fin ! » — Mouchoirs tirés, sur la gauche ; — retraite, à droite, du brélan des médecins. — Coup de sonnette à la porte d'entrée. « Il n'y a personne au logis, ma sœur, allez donc ouvrir ! » dit alors l'aîné des trois fils. — Sortie de la religieuse, (eh eh ! la voyez-vous revenir, la hideuse convention ?) — puis brusque geste de la mourante... et les paroles qui sortent de ses lèvres bues avidement par les jeunes gens : « Mes fils, j'ai trahi votre père ;... un de vous trois n'est pas le fils de feu

le marquis, mon époux!... C'est... » — Un râle, — et puis la chute sur l'oreiller. Le secret est enseveli.... Les trois hommes se jettent un long regard soupçonneux. « Ce doit être moi, le bâtard!... » dit spontanément le cadet ; — et le voilà qui donne pour cela de bonnes raisons : l'aîné est venu trop tôt après le mariage, le troisième, après la mort d'une sœur adorée, au moment où la douleur commune a dû amener un rapprochement entre le père et la mère... Les deux autres frères trouvent cela très plausible. « C'est bien, comte, — dit le marquis, — pour tout le monde, vous continuerez à porter notre nom ; mais, pour l'instant, votre place n'est plus ici!... » Et, comme le proscrit va pour se retirer, la moribonde se ranime un instant et achève : « C'est le marquis!... » — Rideau, cette fois définitif.

Et alors quoi?... qu'est-ce que cela prouve?... Que veut dire cette nouvelle formule? Où voyez-vous trace d'art là-dedans, si ce n'est dans l'agencement des meubles, dans la reproduction fidèle et tapissière d'un intérieur de la vie de tous les jours?... Mais en ce cas, pour faire du théâtre, il suffira de prendre un journal quelconque, de l'ouvrir à la page des « faits divers », et de mettre en dialogue, à coups de phrases courtes et de gestes, la série des informations, chiens écrasés, etc....

C'est une bonne mystification, qu'on peut reprendre à l'infini et à laquelle il ne manque qu'un peu de musique pour être complète.

Je commence à croire que cette fameuse soirée aurait dû avoir lieu le 1^{er} Avril...

Quelques mots sur l'interprétation de toutes ces scènes macabres.

J'ai déjà parlé de M. Paul Margueritte.

M. Antoine a joué successivement Lormeau, dans *la Pelote*, — le croque-mort, dans la pantomime, — le fiancé, dans *Au mois de mai*, — et le comte, dans *Entre frères*... Il ne s'est guère distingué que dans le premier de tous ces rôles, où il a été acclamé par deux fois, d'abord dans le jeu de scène qui termine le second acte et où il a su rendre fort bien sa terreur de l'isolement, puis dans sa courte agonie qui rappelle celle d'*Esther Brandès* et a pour cadre la même robe de chambre... Sous prétexte de naturel, il a d'ailleurs une tendance à parler tellement bas qu'on ne l'entend plus du tout.

Dans *la Pelote*, il y a lieu de mentionner encore mesdames Barny (la mère Fiquet), Lucienne Dorsy (Élodie), Luce Colas (Marthe), Nancy Vernet (Suzanne Lormeau, la jeune nièce), et surtout mademoiselle France, qui a mis une fantaisie très amusante dans le petit personnage de la concierge. — M. Cernay a aussi bien composé le rôle odieux d'Elisée Koch, le sous Tricoche.

Il n'est point lieu de parler du reste... *Requiescant in pace!*

RENÉ-BENOIST.

NOTES DE THÉÂTRE ET DE MUSIQUE

Pour remplacer le regretté Labiche, l'Académie française a élu M. Henri Meilhac : ce choix en fait pardonner bien d'autres.

Reprises : à la Comédie-Française, *Vincennes*, le drame en vers de M. Pierre Barbier, avec M. Silvain, dans le rôle de M. Got et mademoiselle Du Minil, dans celui de mademoiselle Reichemberg. — Au Palais-Royal, *la Gifle*, de M. Abraham Dreyfus. — Aux Folies-Dramatiques, *les Mousquetaires au Couvent*, puis *Coco*, avec mademoiselle Sully. — Au Châtelet, *Michel Strogoff*. — Au Bouffes, *Mam'zelle Créon*. — A Déjazet, *le Presbytère*, drame de M. Louis Figuière et les *Marnies de M. Lédredon*, vaudeville de M. Louis Figuière.

A Cluny, *la Petite Marnière*, amusante parodie de M. Alfred Delille. — A la Scala, *la Princesse Babouche*, fantaisie hindoue. — Aux Estourneaux, *Médéric*, conte en prose en cinq scènes, *la Commandante*, *le Talion*. — Au Théâtre-Indépendant, *Sapho*, de M. Armand Silvestre, et *la Vocation d'Hélène*, de M. Georges Lieussou, dite par mademoiselle Jane Froment. — Aux Nouveautés, retour périodique des « illusions » de M. Baudier de Kolta.

Aux Bouffes, *le Valet de Cœur*; — au Palais-Royal, *Ou le dit*; — à la Renaissance, *Une Gaffe*; — au Théâtre-Libre, *Matapan* et *le Pain du Péché*, — quatre représentations sur lesquelles nous reviendrons, ainsi que sur les reprises de *Henry VIII*, et de *Patrie* à l'Opéra, et des *Mohicans de Paris*, à l'Ambigu.

A l'Opéra, brillantes rentrées de M^{lle} Hirsch, dans le

ballet de Faust, et de M^{lle} Mauri, dans *la Korrigane*. — Départ définitif de M. Balleroy.

Départ, pour le Brésil, de M. Coquelin, que nous comptons bien revoir dans un an à la Comédie-Française.

Le prix de composition musicale fondé par la ville de Paris (?) n'a pas été décerné... faute de lauréat.

Les concerts. — Au Conservatoire, *les Jardins d'Armide*, cantate de M. A. Chapuis (poème de M. Émile Moreau), primée au concours Rossini, et exercice annuel des élèves. — Au Trocadéro, *Mors et Vita*, avec madame Krauss et M. Faure et grand festival au bénéfice de M. Lamoureux.

Hors Paris. — A Nantes, représentation de *Hamlet*, opéra de M. Hignard. — A Bruxelles, à l'hôtel de la légation de France, exécution de *Barberine*, opéra comique de M. de Saint-Quentin, d'après Musset. — A New-York, mort de Miss Lillian Olcott, tragédienne réputée là-bas.

Livres et partitions. — Chez Hartman, *le Bossu*. — Chez Ollendorff, *Matapan*. — Chez Lemerre, *le Pain du péché*.

Nécrologie. — Castagnary, directeur des Beaux-Arts; — Bernard, ancien directeur du théâtre de Lille; — madame Volzy, qui fit partie de l'Odéon et du Gymnase; — Van Isacker, dit Kervani, et Gaston Briet, auteurs dramatiques; ce dernier, fils du sympathique directeur du Palais-Royal.

R. B.

EXPLICATION DES DESSINS

ADRIENNE LECOUVREUR

MAURICE DE Saxe (*Premier acte*). — Costume de M. Bianchini, porté par M. Albert Lambert fils.

Culotte, veste et habit de drap blanc à boutons d'or ciselé; (l'habit, dont le col, les revers et les parements sont de velours noir est, comme la veste, orné de brandebourgs d'or et garni, de plus, d'aiguillettes en or mat); — cape de velours grenat doublée de satin de même nuance, à col, bordure et parements de martre, et garnie, aux poches, de soutache et franges d'or; — chapeau de soie noire galonné d'or et bordé d'autruche blanche; — épée à poignée dorée, au ceinturon de drap jonquille soutaché d'or; — bottes noires, (d'après le portrait de Louis XV enfant, peint par Vanloo, qui se trouve au musée de Versailles.)

ADRIENNE LECOUVREUR (*Seconde toilette du quatrième acte*). — Costume de Doucet, porté par mademoiselle Bartet.

Robe de bal satin crevette bordée et soutachée argent et soie vert d'eau; (la jupe de dessous est ornée, par devant, de trois rangées de gros glands et soie vert d'eau; celle de dessus, de passementeries d'argent; — au bas de la robe et tout autour, passementerie de soutache d'argent). — Corsage brodé d'argent sur fond de soie vert d'eau, garni, aux manches et aux poignets de faille vert pré brodé d'argent. — Souliers satin crevette.

DORA

DORA. — Costumes de Félix, portés par mademoiselle Jeanne Malva.

A. (*Premier costume du premier acte*). — Robe de

chambre en damassé bleu turquoise ornée d'une double rangée de broderies d'or garnie d'un dépassant jonquille, et s'ouvrant sur une longue tunique de surah crème; — mules satin bleu turquoise brodées d'or.

B. (*Deuxième acte*). — Robe en crêpe de Chine feuille de rose, vaguée devant et relevée légèrement de côté; le décolleté du corsage à la Vierge est bordé d'un plissé de mousseline de soie rabattu; — les manches courtes, très amples et ouvertes de côté, sont retenues, au bas, à la hauteur du coude par un petit nœud de soie rose; — la ceinture de soie rose est disposée en pointe; — la traîne est formée de trois plis de faille parisienne feuille de rose; — les cheveux sont noués par un large ruban de même faille.

LA PRINCESSE BARYATINE. — Costumes de Honnet, portés par mademoiselle Marie Magnier.

A. (*Premier acte*). — Robe de bengaline gris-argent; le corsage, style Empire, est à bretelles croisées et à manches bouffantes; — deux écharpes droites, en bengaline grise, comme la traîne, et à franges mexicaines, retombent sur la jupe de drap blanc qui est toute brodée de paille naturelle. — Chapeau de Viro.

B. (*Deuxième acte*). — Robe longue de velours vert florentin, décolletée à la grecque et ouverte sur une jupe en satin vert d'eau complètement recouverte de tulle brodé de jais clair de lune et pierreries vieux fer; — traîne et petit manteau de velours assorti; — ceinture moyen âge en pierreries vieux fer.

E. M.

L'administrateur-gérant : A. Lévy.

EMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

BABIN, MAISON FONDÉE EN 1806

CHALAIN, Successeur

Costumier de la Comédie-Française

21, rue de Richelieu, Paris

COSTUMES HISTORIQUES POUR BALS TRAVESTIS

STELMANS

COSTUMIER DE L'OPÉRA

COSTUMES HISTORIQUES, GARDE-ROBES, ETC.

37, rue de Clavel, 37

PARIS

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHERAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, BRD HAUSSMANN

Madame FLORET

COSTUMIÈRE CHEF DE L'OPÉRA

COSTUMES DE STYLES ET DE FANTAISIE
PARIS, 3, rue Lallier, 3, PARIS

MADAME VALÉRIE
65, rue Montmartre, 65
PARIS

GLODOMIR LEVENT
Chef Coiffeur de Dames
A L'OPÉRA
POSTICHES, PERRUQUES
COIFFURES DE SOIRÉES, ETC.
18, rue de la Tour-d'Auvergne, 18
PARIS

CRAT
CHAUSSURES POUR THÉÂTRE
Fournisseur de l'Opéra
CHAUSSURES HISTORIQUES & MODERNES
Faubourg-Montmartre, 42
PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS, 13, Rue Lafayette, PARIS.

Histoire Ancienne de l'Orient

Par François LENORMANT

Continuée par M. Ernest BABELON, attaché au Département des Antiques à la Bibliothèque nationale

Tome I : Les Origines, les Races et les Langues.
Tome II : Histoire de l'Égypte.
Tome III : Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Égypte.
Tome IV : Histoire de l'Assyrie et de la Chaldée.

Tome V : Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Assyrie et de la Chaldée.
Sous presse : la Perse, l'Arabie, les Juifs, les peuples Chananéens, les Phéniciens et les Carthaginois.

L'ouvrage formera six volumes gr. in-8, illustrés de plus de mille gravures et cartes en noir et en couleur
Prix de chaque volume : Broché, 18 fr. — Relié, 24 fr.

Payable CINQ francs par mois

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Costumes historiques des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, tirés des monuments les plus authentiques de peinture et de sculpture, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, avec un texte historique et descriptif par C. BONNARD. Nouvelle édition soigneusement révisée par CHARLES BLANC.

Trois magnifiques volumes in-4, imprimés avec luxe sur papier fort, et accompagnés de 200 planches très bien coloriées. — Prix. 250 fr.

Costumes historiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, dessinés par E. LECHEVALLIER-CHEVIGNARD, gravés par MM. FLAMENG, DIDIER, etc., avec un texte historique et descriptif par M. GEORGES DUPLESSIS, de la Bibliothèque nationale. — Ouvrage faisant suite aux *Costumes des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, dessinées et gravées par PAUL MERCURI, et commentées par CAMILLE BONNARD.

L'ouvrage forme deux volumes in-4, composés de 150 gravures coloriées. Prix. 250 fr.

C'est dans le but de faciliter aux artistes, aux directeurs de théâtre, aux gens du monde eux-mêmes, curieux de remettre en honneur, à certains jours, les modes d'autrefois, des recherches qui seraient pénibles et souvent infructueuses, qu'ont été entrepris ces deux ouvrages qui, à vrai dire, n'en forment qu'un.

Bien que les costumes français tiennent une large place dans ces ouvrages, les autres pays n'y ont pas été oubliés.

L'Allemagne montre ses chevaliers empanachés et ses paysannes pittoresquement vêtues; l'Angleterre, ses lords drapés dans de riches manteaux brodés, ainsi que ses nobles duchesses; la Russie, la Norvège et la Pologne, leurs seigneurs riches ou pauvres, garantis par la fourrure des rigueurs du climat; la Hollande, ses coiffures singulières, que les Frisonnes ont conservées jusqu'à ce jour; l'Espagne, ses riches vêtements de soie et ses mantilles élégantes; enfin l'Italie, cette nation privilégiée, ne pouvait être oubliée dans un recueil de ce genre, et bien des emprunts y ont été faits à ses modes coquettes ou sévères.

Costumes au temps de la Révolution, 1790-1791-1792-1793, tirés de la collection de M. V. SARDOU, préface de M. JULES CLARETIE. Quarante eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMONT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 40 fr.

Costume anglais, de 1795 à 1806. Recueil de 25 eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMONT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 25 fr.

Costumes de l'Opéra, XVII^e-XVIII^e siècles, avec une préface de CH. NUTER, archiviste de l'Opéra.

Cinquante planches, fac-similés à l'eau-forte en couleurs, par A. GUILLAUMONT fils. Prix. 100 fr.